L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS
Bureaux 72 rue de Chartres
NOUVELLE-ORLEANS;
MARDI MATIN, 11 JUIN.

FEUILLETON.

LES SEPT CROIX-DE-VIE

PAR PAUL PERRET.

I.

Le pays où s'est passée l'histoire que nous allons en raconter est ce coin de la France qui dans, il y a bientôt quatre-vingts ans, le spectacle d'un peuple entier debout et en armes contre ceux qui lui parlaient de l'affranchir, se combattait pour ses libertés locales avec le fusil, la faux et le bâton, avec les tailles de son toit, le plomb de l'église, les pierres du chemin. Les marches du Poitou ont leur épopée dans cet âge héroïque. Le souvenir de la grande lutte n'y était pas mort il y a vingt ans; les âmes tressaillaient à de certaines jours anniversaires des victoires ou des défaites, et l'on voit encore à présent, le dimanche après la messe, plus d'un paysan, pourvu par la chaude mémoire des aïeux, s'engager seul dans la forêt et suivre sous la taillis d'un pas méditatif la margelle des fossés qui sont pleins d'ossements : son front se plisse, sa narine se gonfle : ces bocages ont gardé l'odeur de la poudre. Ce paysan est bien le fils de ceux qui dorment là sous les feuilles ; hardi et fort comme eux, la tête carrée, le longs bras de fer, le pied d'une agilité redoutable malgré la pesanteur apparente de son allure, le coup d'œil infaillible, il est infatigable à la course, et de sa vie n'a manqué un fièvre ; il pourrait recommencer la guerre demain, si son cœur était à la guerre. La nature lui a donné un allié plus puissant que les remparts et les murailles, terrible pour l'attaque, bien plus sûr encore pour la défense : cet allié, c'est le chêne. L'arbre druidique couvre le vieux pays des Celtes. Il est le roi mort de cette terre sombre. Il veille au sommet des coteaux dans la futaie, il garde l'entrée des sentiers et défend l'accès des cultures. De loin, l'aspect de la contrée est celui d'une forêt sans limites dont les champs cultivés seraient des clairières ; partout le bleu-ciel sous soleil. Ces champs sont étroits, bordés de haute haies plantés toujours de bosses de chêne, et chaque pièce de terre est une forteresse. La, couché à plat ventre dans l'herbe, derrière cette formidable haie, le Vendéen guettait l'ennemi. Son fils croient encore aujourd'hui que les âmes des *bleus* reviennent dans ces champs de carnage. Sous cette feuillée immense les crosses sont optimistes, fidèles et traîtres. Le ciel qui s'élève au-dessus de la clémence n'est guère plus riant que la terre même, uniformément gris au hiver, l'été d'un bleu pâle, traversé de rapides flocons que le vent d'ouest chasse devant lui. Le souffle de l'Océan, qui est proche, gémit incessamment dans la ramure, et les grands bras des chênes, en s'entre-choquant, rendent comme un son d'armes mouillées.

C'est là, sur un plateau couvert comme tout le reste de la contrée, que s'élève le chateau de Croix de Vie. On y arrive par une vaste avenue de chênes droits fois séculaires, une double file de géans dont la plupart sont décoronnés par le temps ou entamés par la foudre. A droite c'est la forêt, à gauche des prairies infécondes, sans son semaire, ses mal-nacs comdoples l'ignient surnommé l'abbé au bois dormant. "

—Non, mon neveu, dit la marquise, je n'écrirai pas mémoires.

—Pardonné, madame, me vous hâtes point d'en faire, l'écrit M. de Bochardere tout ému : cela serait un trop grand dommage.

—Très grand, dit l'abbé. Votre expérience serait non-seu bien utile, madame, car les mauvais jours ne laissent de revenir.

—Dites qu'ils sont revenus! réplique vivement la marquise. Je sens autour de moi bien des gens qui ne demandent qu'à recommencer la guerre de vingt ans. Oh! je comprends toute la force de votre argument, mon neveu. Je serai le dernier à vous en contester la valeur. Mais, que voulez vous? Je ne vivrai pas éternellement.

M. de Bochardière s'agita sur son fauteuil; il cendit une main en avant comme pour faire taire ceux que la marquise se trompait. — Bien, mon ami, dit-elle. C'est la vérité pourtant que je vous adresse. Je devinse vieille, et mes paroles ne se jamais qu'appliquer à rien. Pour vous satisfaire tous les deux, il faudrait me tenir assise, devant une table, devant un gros cahier de papier blanc, avec une plume à la main. Quelqu'un mettrait je de temps à écrire ces mémoires! Des mois, des années peut-être. Tenez! je ne puis y penser, j'ai le frisson.

—Madame la marquise, réplique l'avocat, vous serviriez prendre donc le respectueuse liberté de vous représenter que c'est le une grande faiblesse, une faiblesse, dirai-je, qui certainement vous est indigne.

—Eh! grondez-moi, vous ne me changerez point, interrompit Mme de Croix-de-Vie. Et puis ridicoinent donc, mes amis, et songez à ce que peut arriver avant que j'aie eu le temps de noircir une de ces vilaines pages blanches, ou seulement de tailler ma plume. Grand Dieu! qui sous dit que les Croix-de-Vie seront encore les maîtres de leur domaine et de leur manoir demain?

—Ma tante, fit l'abbé en séprimant un grand soulement, les phrases ne vous plus si vite.

—Dans votre bouche, mon neveu, je le crois bien; mais dans la bouche d'un autre, on peut le savoir mieux que moi. Ah! M. de Bochardière s'il en sait un et le cite maintenant dans nos bons moments.

—J'ai pour, dit l'avocat avec son sourire ironique, j'ai grand pour de porter le poids de ma fidélité à une noble cause.

—Et pauvre vous, mon neveu, reprit la jeune marquise, pauvre vous que l'église ne sait pas plus prêt encore d'être martyr que nous ne le sommes tous les uns le nous! Allez, allez, enfant, il est un temps de cendre vos reins, pour porter comme l'Ecriture. Rappelez-vous le livre de ma mère et votre grand oncle. Vous serez certain comme tous les jeunes dès années nous. Vous dites vous-même qu'il nous nous dites, vous nous dites, mon fils, le même dans les bois.

—*Je crois Israël de Egypte*, dit le jeune prêtre de sa voix nonchalante.

—Un apôtre n'aurait pas mieux dit, et n'aurait pas été plus impossible. Pas un mensonge n'avait tout ce long, sur ce blanc et bête visage. M. de Bochardière, qui connaissait pourtant son abbé, ne s'en était pas moins laissé prendre à la discussion de la marquise lui fermait faire une grimace, mais point; l'abbé regardait sa tante. Il aurait pu réciter jusqu'à la dernière strophe, comme une leçon bien apprise, le terrible chant de Israël sans en être plus quelque s'il eût dit un mot. — Morbleu, pensa-t-il, je ne suis pas plus un vilain mots que de faire en pas en avant pour s'échapper. Voilà comment on mérite le martyre!

Mme de Croix de Vie s'était levée avec impatience. Il lui fallait de l'air. Elle ouvrit une des baies et se jeta comme pour qui formaient, grâce à l'épaisseur des murs, autant de retraits dans la salle. Debout dans l'embrasure, elle demeura longtemps les yeux fixés sur ce paysage qu'elle n'avait jamais pu aimer.

Toute en petite et vive et toujours si gracieuse personne était en rumeur et en feu. L'abbé au bois dormant dormait aussi et devant ses yeux ces espèces sombres, c'était bien plus qu'il ne fallait pour ralimuer le dépit dans cette âme légère. Elle n'aimait pas mieux son neveu de Gourio que le paysage de Croix-de-Vie; mais de moins, en se moquant de l'abbé, elle se dédommageait de l'ennui qu'il apportait au chateau. Elle savait en beau se moquer des chênes! Oh! l'âpre et morose nature! La figure, au plus haut des cieux, vous est en vain donc en moment en lumière sur le dôme de la forêt. Ailleurs il est été si doux de regrettée fut dans ces vagues clartés ensoleillées amoitie des arbres ; mais là les arbres étaient si serrés qu'ils défaient jusqu'aux rayons du soleil. Pas une ouverture dans la futaie, pas une clairière, pas même un ravin dénudé. Le chêne couvrait la crête et le flanc de la colline et descendait jusqu'au fond de la combe. A gauche et les pâles flèches de la lune perçaient de loin en loin ce dur feuillage pour expirer sous bois dans l'herbe jaune. Rien d'animé, rien de vivant, si la franche lumière du ciel, si l'air libre, si les bruits du monde des hommes, rien ne pouvait se faire jour à travers cette ramure infinie, éternelle, et centuple rangée de branches plus aveugles que le fer et plus sourd que le crânin. A moins de trois lieues, il y avait une ville, à deux lieues du bourg populeux, de ci de là des villages, des castels. La marquise soutenait qu'il fallait savoir cela et voir bien plus loin que les feuilles, avec les yeux de la foi, pour le croire. Chaque soir, depuis trente-quatre ans, elle était tentée de faire en se couchant la prière de Robinson dans son île : chaque matin, quand on ouvrait ses fenêtres, elle était d'écrier avec une rouge colère : — C'est ici l'autre côté du monde habité, voici ma muraille de la Chine! Jamais elle n'avait pu s'accoutumer à ce désert. Et cependant, parmi ces trente quatre années, la main implacable du temps en a bien marqué une au chateau d'une trace si sanglante et si redoutable qu'il ne semblait plus devoir demeurer, après tant de malheurs, à celle qui était devenue la douairière de Croix de Vie. Il était pourtant vrai que cette ruine, mais la marquise s'était pas femme à se détacher ainsi de la vie, comme un rameau foudroyé qui tombe.

C'est que la faiblesse n'a de force que contre ceux qui la voient là, sans cesse devant leurs yeux, le bras levé, le glaive tout prêt, contre ceux dont l'âme est plus de l'univers indéfectible qui doit et va s'accomplir. Pour la douairière de Croix de Vie, il ne pouvait y avoir d'événement si terrible qu'il effaçât à jamais en elle le gout des choses qui ne sont rien, le charme des petits souvenirs, les petits triomphes et les piquantes aventures de la jeunesse; elle ne pouvait ressentir de si funeste épouvante qui fût bien durable et qui l'emportât sur les vaines terreurs du moment présent. L'amable et frivole marquise était en vain qu'elle périt le dernier de sa race qu'elle aurait vers sur lui de cruelles larmes; mais elle n'était point de ceux en qui le désespoir ne laisse rien debout et ne permet plus de rien craindre. Dans sa douleur même, elle se serait encore inquiétée de la sécurité du lendemain et